Ami du Clergé du 28 mai 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — XXXI. Sacré-Cœur : L'Amour infini, 177.
Fête du Sacré-Cœur. — I. Le Sacré-Cœur et le sacerdoce, 178. — II. De l'huile pour toutes les lampes, 180.
La Foi chrétienne. — III. Foi et Morale : XVII. Comment développer la Foi ? 181.
Mois de Marie avec S. Bernard. — II. « Son enseignement sur la Médiatrice » : 18e jour : Dévotion de vénération (suite), 182. — 19e jour : Dévotion de glorification, 183. — 20e jour : Dévotion d'invocation. La prière de demande, 185. 21e jour : La prière d'offrande, 187. — 22e jour : Les prières de S. Bernard, 188. — 23e jour : Dévotion d'imagination, 190. — 24e jour : Valeur ascétique de la dévotion mariale, 191.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXXI
Fête du Sacré-Cœur
L'Amour infini

« Connaître l'amour du Christ, qui défie toute connaissance », telle est la grâce que S. Paul demande pour ses fidèles. Texte heureusement choisi, car célébrer le Sacré-Cœur de Jésus, c'est célébrer l'amour de Dieu sous le symbole le plus suggestif. Appliquons-nous à méditer ces lignes que nous venons de lire, afin de pénétrer plus avant dans ce mystère de la Sagesse éternelle. Essayons de prendre connaissance de ce mystère et voyons comment le Sacré-Cœur en est le symbole.

I. — *La connaissance du mystère*

La nature a ses mystères que les savants s'efforcent de scruter. L'homme a ses mystères et c'est un problème singulièrement poignant que ce composé de matière et d'esprit, ce mélange de grandeur et de misère ! Dieu, non seulement a ses mystères, mais il **est** le mystère le plus insondable à notre raison. Mystère, ces trois Personnes qui ne sont qu'un seul Dieu. Mystère, ces desseins éternels, que nous voyons se réaliser au fil des siècles, en ce qui concerne et l'évolution de l'univers et la destinée humaine.

Mais il a plu à la Trinité sainte de nous les dévoiler progressivement, « afin que soit révélée, par le moyen de l'Eglise, la sagesse infiniment diverse de Dieu, conformément à l'éternel dessein réalisé dans le Christ... »

Quels sont les agents de transmission de ces confidences divines ? L'Eglise, c.-à-d. le peuple de Dieu, depuis sa constitution au Sinaï jusqu'à sa libération par le Christ et sa consommation, lors du retour du Fils de Dieu glorieux ; l'Eglise, par son histoire où nous voyons se dessiner ce plan multiforme, d'abord ; ensuite, par les prophètes et les apôtres. Isaïe a vu se projeter sur l'écran de l'avenir l'afflux des peuples vers Jérusalem. S. Paul, « le plus infime de tous les saints », a reçu la grâce « d'annoncer aux païens (tels ceux d'Ephèse), l'insondable richesse du Christ et de mettre en lumière le plan de ce mystère tenu caché depuis l'origine des siècles ». Plus tard, S. Bernard, Ste Gertrude, Ste Marguerite-Marie ont reçu de l'Esprit-Saint des grâces mystiques sur cette richesse du Christ.

Ce mystère en voie de réalisation depuis quatre mille ans, à quoi se ramène-t-il ? — A ce qu'on pourrait appeler, d'un mot très à la mode, **la promotion de l'homme.**

Sans la désobéissance d'Adam, elle se serait réalisée dès les premières années de l'histoire. Car le Créateur avait conféré à l'homme une grandeur quasi angélique. Faux départ, qui n'a pas déconcerté la « sagesse infiniment diverse de Dieu ». Ce que l'indocilité du premier couple n'a pas permis de réaliser, l'obéissance du Verbe fait chair le réalisera. En lui, dont l'entrée sur la scène de ce monde avait été longuement préparée par l'action divine au sein du peuple choisi, en lui, l'homme parfait, en lui qui nous a tous assumés pour nous relever, voici que cette sagesse de Dieu prend sa revanche.

Il suffira de s'unir à lui par la foi pour retrouver l'essentiel des dons qui avaient fait la grandeur du premier homme. Il suffira désormais de cr ire et d'être baptisés pour puiser dans son sacrifice une nouvelle innocence et redevenir des enfants de Dieu, ayant « la hardiesse de s'approcher de lui avec confiance ». Les hommes d'aujourd'hui auront beau rejeter leur créateur et s'efforcer de ravir, sans lui, contre lui, le feu du ciel, ils ne parviendront — une expérience amère nous le montre — qu'à s'avilir en lâchant la bride à tous leurs instincts et à se plonger dans un abîme de maux dont, peut-être, nous n'avons pas encore goûté les plus terribles. Belle promotion, en vérité, que celle de la pauvre sagesse des hommes !

Qu'elle est plus glorieuse, la promotion conçue de toute éternité par le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ! Qu'elle serait belle l'humanité, si elle voulait rallier le Christ, recevoir de lui une vérité qui couronnerait celle que son génie peut acquérir par la science, une discipline qui est seule capable de faire régner la paix ! « Enracinée dans la charité », elle réaliserait le vœu suprême du Maître : « Qu'ils soient un ! » Ainsi pourrait-elle accomplir son destin, qui est de construire peu à peu le Corps du Christ, pour assumer en lui tout l'univers et en faire hommage à Dieu dans un élan d'amour qui la béatifierait.

Voilà le plan de Dieu, ce mystère « qui est caché aux savants de ce monde et que Dieu révèle aux petits ». Seuls ces privilégiés du Christ, qui n'ont pas offensé l'Esprit-Saint par un orgueil intraitable, peuvent l'embrasser dans toutes ses dimensions.

Sa largeur : l'extension du salut à tous les hommes de bonne volonté, l'accès à Dieu ouvert aux hommes de toute race, de toute langue, de toute appartenance doctrinale. Ne voit-on pas, jourd'hui, des âmes droites revenir au Christ de tous les horizons de la pensée ou de la pratique religieuse ? le salut est ouvert à tous. « A celui qui fait ce qu'il peut, Dieu ne refuse pas sa grâce. »

Sa longueur. Ces desseins mystérieux de la sagesse divine, se réalisent tout au long des siècles Ils ont jailli de l'éternité de Dieu avant qu'il ne peuplât la terre. Ils cheminent tout au cours de l'histoire pour la façonner en collaboration avec l'homme, dans le peuple d'Israël, puis dans l'E-

glise. Un jour viendra où l'humanité régénérée rejoindra son Sauveur dans son éternité bienheureuse, pour louer avec lui le Dieu très bon qui l'a faite si grande et l'invite à « entrer dans la joie (et la gloire) de son Maître ».

Sa hauteur. La grande loi de l'homme, ce n'est pas de jouir de soi-même en se repliant sur son petit moi. C'est de se dépasser, jusqu'au divin, à l'appel de celui qui s'est fait homme pour nous faire « Dieu par participation ».

Sa profondeur, enfin. Car cette descente du Verbe dans la chair ne s'est pas faite sans d'inconcevables abaissements : « Il s'est anéanti... Voilà pourquoi Dieu l'a exalté, etc. ». Le voilà, le secret de notre exaltation. Petits hommes, qui vous haussez sur vos talons pour braver Dieu, vous n'ajouterez pas « une coudée à votre taille ! »

II. — *Symbole du mystère dans le Sacré-Cœur*

Après avoir considéré les splendeurs du plan divin, essayons de le fixer en un raccourci accessible et fidèle. Dieu lui-même a daigné nous offrir ce raccourci, c'est le **Cœur de Jésus.**

1. — **Tout, dans le plan divin, se réduit à l'amour.** Cette longue histoire, qui va d'Adam à Abraham, d'Abraham à Jésus, de Jésus aux derniers soubresauts de la planète, se traduit d'un seul mot, le mot le plus accessible à tout homme : « Dieu nous aime ». D'abord, il est amour. Il est donc essentiellement généreux et, non content de se donner dans l'ineffable vie Trinitaire, il communique de son être à la création dont l'ange et l'homme sont les sommets.

Cet amour s'obstine. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il nous a donné son propre Fils ». L'Incarnation est comme l'irruption en ce bas monde de l'Amour divin.

C'est cet Amour qui anime le Fils, devenu l'un de nous. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout cela traduit l'amour infini de Dieu pour nous, pitoyables victimes du péché. C'est dans le Christ que le Dieu d'amour se manifeste sous une forme tangible : « Ce que nous avons vu du Verbe de vie, ce que nous avons touché de lui », dira S. Jean.

2. — Cet amour tangible se présente sous le symbole du Cœur de Jésus. S. Jean avait reposé sa tête sur ce cœur adorable au soir de la Cène. Il l'avait vu percé par la lance. S. Bernard, Ste Gertrude avaient su trouver dans ce Cœur l'asile de leurs âmes. Mais il appartenait à Ste Marguerite-Marie de transmettre au monde le cri d'alarme de Jésus, qui avait pris la température de ce monde moderne, de plus en plus éloigné de son Père. « Le monde se refroidissait », comme le dit l'Eglise dans une oraison. Il était menacé de mourir dans son indifférence et dans ses négations, dans son manque d'amour et dans son matérialisme athée. Comme au temps où la corruption romaine et la violence barbare menaçaient de mort la chrétienté, Dieu avait donné à Clovis le « signe de la victoire » ; de même, en ce XVII^e^ siècle si brillant apparemment, mais où, déjà, se préparait l'apostasie du monde, Jésus donna miséricordieusement à son Eglise ce « nouveau labarum », en faisant voir son Cœur, « fournaise ardente d'amour ». « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui ne reçoit d'eux qu'indifférence et mépris ! » Il fallait mettre à l'honneur ce Cœur abreuvé d'outrages. Il fallait répondre à cet appel du Dieu d'amour.

3. — **Répondre à l'appel de l'amour.** Jésus demandait à Marguerite-Marie deux choses : **consécration** et **réparation.**

a) Consécration. Non pas dévotion surérogatoire mais nécessité vitale. Dieu est chassé de cette société moderne. Il le faut rétablir dans ses droits. Au cri sinistre d'autrefois : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » qui attire sur le monde les pires catastrophes, il faut opposer le cri d'ardente prière : « Que votre règne arrive ! »

Il s'agit pour chaque chrétien de savoir qu'il est consacré au Christ, par son baptême. Il s'agit ensuite de **faire régner Dieu,** par son Christ, sur chaque **famille** ; l'intronisation du Cœur de Jésus répond à cette exigence. — Ce n'est pas assez. Chaque nation doit reconnaître la royauté d'amour du Christ. Naguère, la France, « pœnitens et devota » a concrétisé sa dédicace par la basilique de Montmartre, et qui est comme un éloquent ex-voto.

Enfin, autant qu'il appartient à l'Eglise, mère des peuples, Léon XIII a consacré le genre humain au Sacré-Cœur, non pour forcer les consciences, mais pour leur valoir l'illumination chrétienne.

b) Réparation. Ces hommages ne rétabliraient pas le Christ dans ses droits, si d'abord nous ne reconnaissions que nous les avons violés, et si nous n'opposions pas au débordement de l'immoralité et de l'incrédulité la digue de nos expiations, c.-à d. de notre amour réparateur, qui s'efforce, comme le disait Pie XI de « connaître plus à fond », d' « aimer plus tendrement », d' « imiter plus étroitement » l'unique Sauveur.

* *

« Nous enraciner dans la charité », tel est le mot d'ordre de l'Apôtre. Par là nous serons comblés des merveilles de la grâce de Dieu.

FETE DU SACRE-CŒUR

I

LE SACRÉ-CŒUR ET LE SACERDOCE

Mes frères,

Sous ce titre [1], une sainte religieuse écrivait un livre où elle soulignait l'amour infini que Jésus nous révèle par l'institution du sacerdoce. En cette fête du Sacré-Cœur, nous réfléchirons ensemble sur les grandeurs et les richesses du sacerdoce. Ceci nous aidera à développer notre culte au Sacré-Cœur, car si tant de choses nous clament l'amour dont Dieu nous a comblés, le sacerdoce est au premier rang. « Le sacerdoce a été inventé par l'amour, disait le cardinal Suhard ; il est l'Amour même, la trouvaille dernière du Seigneur » [2].

I. — *Le sacerdoce a été inventé par l'Amour*

Dieu est Amour. Et le sacerdoce est son œuvre. La vocation sacerdotale est un *choix divin,* un *choix inspiré par une prédilection.* S. Marc rapporte l'institution des douze apôtres en ces termes : « Il (Jésus) gagna la montagne et appela à lui *ceux qu'il voulut.* Ils vinrent à lui et il en institua douze pour

[1] Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche, *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce*, Paris, Beauchesne, 1910 (cf. *Ami*, 1952, p. 494).

[2] *Le prêtre dans la cité*, Carême 1949.

en faire ses compagnons ». Au soir du Jeudi Saint, le Maître leur dira : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi. C'est moi qui vous ai choisis... Le Père m'a aimé et moi aussi je vous ai aimés. Pour vous, demeurez dans mon amour. Je ne vous appelle pas mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Je vous ai appelés *mes amis,* car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. »

Ainsi choisi, le prêtre devient *un être à part, un séparé*. Pris d'entre les hommes, il est arraché au monde : « Ils ne sont pas du monde, disait Jésus, comme moi-même je ne suis pas du monde ». Celui que le maître de la maison appelle est élevé à un état supérieur. Il n'est plus homme comme les autres hommes. « Même s'il cherche à se faire semblable en tout à ses frères, il restera toujours le tout autre. Il est entré dans le domaine du sacré. Jusqu'à la fin de sa vie il restera l'homme du mystère » (Card. Suhard).

Cette promotion ne s'explique d'ailleurs que par les fonctions que Dieu lui confie, malgré toute la faiblesse et l'indignité humaine. Car le prêtre est le *dispensateur des mystères divins.* Il est pris d'entre les hommes, pour être chargé du service divin. Son rôle est d'être l'instrument du Christ dans son œuvre sanctificatrice.

Dans l'administration des sacrements surtout, on constate combien est sainte et puissante l'action du prêtre. Un sacrement n'est pas l'acte d'un homme. C'est un acte divin, un acte du Christ. « Les prêtres de la terre ne font que prêter leurs mains et leurs lèvres et si indignes qu'ils puissent être, la grâce qui vient d'eux n'est ni moins immaculée ni moins auguste. Un autre, le Prêtre. le Prêtre unique, agit par eux ; leur pouvoir dans les actes qu'ils font en son nom est égal au sien ; et leurs baptêmes, leurs absolutions, leurs consécrations valent les siennes, parce que, en réalité, ce sont les siennes » [3].

Cette puissance donnée aux prêtres expli- la prière que la liturgie lui fait répéter chaque jour : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? » En effet, quelle grâce plus insigne peut-on recevoir, en considération de la consécration sacerdotale ? Personne ne peut prétendre autant que le prêtre avoir part aux bienfaits divins.

Le sacerdoce est la plus belle trouvaille, le chef-d'œuvre de l'amour divin.

II. — *Il est l'Amour même*

Le prêtre est établi pour le service de ses frères. « Il est l'homme de Dieu, mais pour devenir l'homme des hommes ».

Il leur donne la vérité... Sa voix doit rendre témoignage à la Lumière. quoi qu'il lui en coûte, quoi qu'il en coûte à ceux que cette voix atteint. Il livre le message divin dans ce domaine, le prêtre apporte à l'humanité un bienfait sans égal : celui de l'inquiéter. « Il est le ministre de l'inquiétude », qui sans cesse invite les hommes à la crainte de Dieu, à la recherche de la perfection, qui, sans cesse, les empêche de s'installer dans la médiocrité.

Le prêtre donne la vie. Au baptême il engendre les âmes à la vie divine. En cela il n'est plus l'égal des chrétiens. Il est leur père. Et cette vie à laquelle il les a engendrés, il l'entretient jusqu'à leur mort.

Le prêtre doit donner sa vie. Il est le serviteur entièrement voué aux âmes, entièrement disponible. Il ne s'appartient plus et rien de ce qui est terrestre ne saurait le retenir. Il renonce d'abord à l'argent, en imitation de N.-S., qui n'avait pas où reposer sa tête. Il renonce à sa volonté propre, afin de mieux manifester son entière disponibilité à l'égard de tous. Il renonce aux légitimes affections terrestres. L'intimité d'un foyer borne les horizons. Le cœur du prêtre doit être à la mesure de celui du Christ, ouvert à tous et cependant rigoureusement réservé à Dieu qui est « un Dieu jaloux ».

Le prêtre doit être vraiment le serviteur des autres... bien souvent « le serviteur souffrant ». Le monde a rejeté le Maître parce que sa présence, sa parole, sa vie bousculaient sans cesse sa fausse quiétude, parce qu'elles apportaient la vérité ; la vérité est souvent bien gênante, au point que S. Augustin a pu dire : « La vérité engendre la haine. » Le prêtre, comme son Maître, est « signe de contradiction ». Ceux qu'il veut sauver, souvent le rejettent : « Le serviteur n'est pas audessus du Maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. »

Cette physionomie du prêtre serviteur souffrant nous rappelle la physionomie de Celui qui s'est offert comme victime pour nous afin que nous ayons la vie et que nous l'ayons en abondance. Vraiment le prêtre est un autre Christ. C'est le Christ qui continue par lui à nous révéler son amour : « Dignité inouïe du sacerdoce chrétien ; il a Jésus-Christ ; il est Jésus-Christ qui se donne... d'une donation qui ne finit jamais. »

Le sacerdoce est l'amour même.

* *

Aidons tous les prêtres à remercier Dieu qui a fait en eux de si grandes choses, à remercier le Sacré-Cœur qui a déversé dans leur cœur l'immensité de son amour.

Prions pour ceux qui bientôt recevront la consécration sacerdotale.

Prions pour tous les prêtres afin que leur sainteté donne efficacité à leurs labeurs apostoliques, afin que leur cœur soit à la mesure de celui de Jésus, afin qu'ils approchent de Dieu tous ceux qui les approcheront,... afin que, par eux, la douloureuse soif des âmes qui étreint le cœur du Maître soit étanchée,... afin que l'Amour soit mieux connu et aimé. *Amen.*

[3] Mersch, *Morale et corps mystique*, p. 155.

II

DE L'HUILE POUR TOUTES LES LAMPES

Mes frères,

La foi n'est pas seulement science de Dieu ; elle est aussi amour et vie ; le Christ en nous. Au cours de la veillée pascale, vous avez goûté la splendide liturgie de la Résurrection. Vous avez possédé un avant-goût de ce que l'Eglise, après S. Paul (Eph., III, 8), appelle « les richesses incompréhensibles du Christ ». Car « si vous êtes ressuscités avec le Christ, c'est aux biens d'en-haut qu'il faut vous attacher, non aux biens de la terre » (Col., III, 1-2).

Le Vendredi Saint, vous avez entendu ces paroles qui s'appliquent littéralement aux chrétiens d'aujourd'hui : « *Mon peuple, que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ? réponds-moi...* Je t'ai plantée très belle, ô ma vigne, et tu es devenue pour moi pleine d'amertume ; car tu m'as présenté du vinaigre pour ma soif , et tu as percé d'une lance le côté de ton Sauveur. »

De même que la Fête-Dieu entend donner au Sacrement de l'autel les hommages auxquels Jésus a droit, ainsi la fête du Sacré-Cœur voudrait répondre à l'appel douloureux du Sauveur martyrisé, délaissé, et lui présenter des hommages d'adoration et des sacrifices qui réparent, unis au sien, les offenses de « ceux qui ne savent pas ce qu'ils font ».

Vous rappeler l'insistance avec laquelle l'Eglise nous presse d'aimer le Sacré-Cœur de Jésus, de lui offrir adorations et réparations, et vous indiquer un moyen excellent de propager la flamme ; l'Intronisation dans les familles, c'est tout mon but.

I. — *Le Sacré-Cœur, source de salut*

1° Nos crimes percent son Cœur : « Voici que l'insolent et cruel cortège de nos crimes a blessé le Cœur innocent d'un Dieu, qui ne méritait pas un tel traitement. Ce sont nos péchés qui dirigent le coup de lance du soldat et ce sont nos crimes mortels qui ont aiguisé le fer de la lance cruelle... De ce Cœur coule sans cesse la grâce, comme un fleuve aux sept bras, afin que nous lavions dans le Sang de l'Agneau nos souillures... Retourner aux crimes qui blessent ce bienheureux Cœur, c'est une honte... : *que les flammes de nos cœurs rivalisent plutôt avec celles qui révèlent son Amour !* » (Hymne des Vêpres).

Ce Cœur ouvert, qui ne cesse de nous aimer, veut être, pour les âmes pieuses, un lieu de repos et pour les pénitents le lieu du refuge et du salut. « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai... Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Mon fils, donne-moi ton cœur et que tes yeux gardent mes voies ! »

Jésus est venu nous apporter la vie, le bonheur : « Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien ; et la source de tout mal est de le mettre où il ne faut pas » (Bossuet).

2° Ce culte du Sacré-Cœur, aussi ancien que la dévotion à Jésus, a connu *un progrès.* C'est à partir du XVII^e siècle, grâce à S. Jean Eudes et aux apparitions dont fut gratifiée Ste Marguerite-Marie en prières devant le T. Saint-Sacrement, que le culte public du Cœur de Jésus se répandit avec son double caractère d'hommage à l'amour infini dont il est le symbole et le temple, et de réparation pour les ingratitudes et les oublis des pécheurs à l'égard de ce sacrement d'Amour.

Léon XIII consacra le genre humain au Sacré-Cœur et présenta ce Cœur divin comme le *Labarum* providentiel en nos temps troublés. Pie XI développa cette idée, en même temps qu'il donnait à la fête le couronnement liturgique d'une octave.

« A notre époque où la charité a faibli, dit-il, l'Amour de Dieu lui-même a réclamé nos hommages particuliers et les richesses de sa bonté nous ont été largement diffusées par cette forme de religion qui honore le S.-C. de Jésus... En lui nous devons placer toutes nos espérances ; à lui nous devons demander le salut et de lui nous devons l'attendre. Le Sacré-Cœur est, en effet, le résumé de toute la religion, la règle et le modèle de toute vie, de tout progrès spirituel » (Enc. *Miserentissimus Redemptor).*

II. — *Le Sacré-Cœur dans tous les foyers*

Le règne de N.-S. Jésus-Christ est donc inséparable de la dévotion au Sacré-Cœur.

1° Or, il est un instrument de conquête de la société qui est particulièrement efficace, c'est *l'Intronisation du Sacré-Cœur dans les familles.* Le Bx Pie X l'appelait déjà « une œuvre de salut ». Benoît XV voulait voir cette « croisade prêchée partout ». S. S. Pie XII [1] déclarait : « L'Intronisation répond à nos plus chers désirs. Nous souhaitons ardemment que la charité de N.-S. J.-C. jaillissant de son Cœur reprenne possession de la vie privée des hommes et de la vie publique des peuples... Ce n'est pas une cérémonie vide de sens, mais elle demande *à tous et à chacun que leur vie soit conforme aux préceptes chrétiens...* et qu'ils s'efforcent de pourvoir non seulement à leur propre salut, mais encore à celui des autres. »

L'Intronisation est, en effet, la reconnaissance officielle de la souveraineté du Cœur de Jésus sur la famille chrétienne : reconnaissance affirmée, rendue sensible et permanente par l'installation solennelle de l'image de ce Cœur divin à la place d'honneur et par l'acte de consécration. Par le prêtre, la famille se consacre au Roi d'Amour, afin que, par elle, son règne arrive, et soient réparés les outrages qui lui sont faits.

2° « Le mot d'ordre de l'Action Catholique est *la conquête de la famille par la famille.*

[1] Lettre du 11-7-1948 au R. P. Matéo, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Ce sont les communautés naturelles (dont la première est la famille) qui doivent porter le message du Christ » (Card. Suhard).

L'apostolat du foyer, par le foyer, réalisera l'extension souhaitée du règne du Christ sur la société. Or, « *l'apostolat est un effet spontané de l'amour de Dieu* » (Card. Pizzardo).

Si nous voulons des foyers apôtres, il nous faut créer des foyers de grâce dans la paroisse et le milieu. La charité rayonnera lorsque le feu sacré aura été allumé. *Ignis ardens.* Chaque famille méritera ce beau titre du Bx Pie X. si nous prenons soin d'y mettre « le Feu ». « Hélas ! disait ce même saint Pape, il n'y a pas assez d'incendiaires ! »

« Toute réforme vraie et durable, dit S. S. Pie XII, a son point de départ dans la sainteté, dans les hommes enflammés de l'amour de Dieu et du prochain... Ce n'est pas que nous dédaignions les ressources humaines et leur emploi au service de l'apostolat... mais l'erreur serait de faire fond d'abord sur ces industries et de ne recourir aux forces spirituelles de la grâce, par la prière et la pénitence, que comme à un renfort subsidiaire ».

Toute âme qui s'élève élève le monde. Un foyer qui monte, c'est toute la paroisse qui monte avec lui. Jésus est le roi de ce foyer. Tous s'efforcent à lui être fidèles. L'amour donne de la valeur à toutes choses et la vie quotidienne prend, sous son regard, tout son mérite.

Le levain fera lever toute la pâte.

3° L'Intronisation du Sacré-Cœur dans les foyers sera « *l'âme de l'apostolat familial* ». Elle est moins une œuvre que l'âme de toutes les œuvres, « moins une treizième ou une vingt-cinqième lampe nouvelle que *de l'huile pour toutes les lampes* », selon l'expression du R. P. Matéo.

Un christianisme en veilleuse a fait le succès du matérialisme et la contagion de l'anémie religieuse s'est répandue. C'est Dieu qu'il faut aux hommes d'aujourd'hui, Dieu qui est Amour infini, qui se révèle et se donne en son Sacré-Cœur, Dieu qui a fondé sur l'amour la famille humaine et la société, parce que l'amour seul est constructif et bienfaisant, parce que c'est seulement par l'amour que l'homme peut plaire à Dieu.

D'autres prêchent la haine et l'idolâtrie orgueilleuse de l'homme. « Mettez-vous à son école, nous redit Jésus, parce que je suis doux et humble et vous trouverez le repos vour vos âmes. Car mon joug est doux et léger mon fardeau. »

* *

Ainsi la piété envers le Sacré-Cœur de Jésus est-elle la source et l'aliment de la foi véritable qui redonnera la vie à ce monde vide et souvent désespéré, parce qu'il a perdu Dieu et méconnu l'Amour [2].

[2] *Intronisation du Sacré-Cœur*, 42, avenue Despréaux, Paris-16e.

LA FOI CHRÉTIENNE

III. — FOI ET MORALE

XVII

COMMENT DÉVELOPPER LA FOI ?

Mes frères,

Vous savez que toute vie communiquée ici-bas n'est pas transmise du premier coup dans sa perfection : le petit être naît, grandit, se développe et n'atteint sa taille normale qu'au bout de plusieurs mois, de plusieurs années.

Si le germe de la vie naturelle n'atteint que progressivement son développement normal, il en est de même du germe de la foi déposé en vos âmes par le saint baptême. Ce germe du principe même de la vie spirituelle doit être alimenté pour réaliser pleinement ce qu'on est en droit d'attendre de lui. Les éléments essentiels de cette alimentation spirituelle peuvent être résumés en trois mots : parole de Dieu, sacrements, vie elle-même de la foi.

I. — *Alimentation spirituelle par la Parole de Dieu*

N'est-ce pas l'enseignement de Jésus qui alimenta la foi naissante des disciples ? Tous ceux qui vivaient en sa compagnie étaient amenés à croire à sa parole : ses miracles, ses discours, sa vie elle-même étaient autant d'arguments forçant la conviction. Si nous n'avons plus Jésus vivant et conversant avec nous, il ne nous a pas abandonnés pour autant. Sa parole, ses enseignements nous restent : l'Evangile, ce livre admirable, c'est encore Jésus nous instruisant aujourd'hui comme il instruisait les populations de Palestine il y a 2.000 ans. Par ce livre, c'est un courant de vie divine qui passe au milieu de nous. Aussi la liturgie de l'Église catholique l'entoure d'un respect profond : aux messes solennelles, le prêtre encense le missel au moment où il va chanter l'évangile ; chaque jour, il baise pieusement le début du récit sacré quand il en a terminé la lecture ; c'est sur l'Evangile que l'autorité religieuse invite les fidèles à prêter les serments les plus sacrés. Ces gestes pleins de signification nous invitent à recourir à l'Evangile pour en nourrir notre foi.

La lecture quotidienne de l'évangile à la sainte messe, immédiatement avant de commencer la partie principale du sacrifice, est bien en réalité une reprise de la manière d'agir du Sauveur : avant d'accomplir un miracle, Jésus demandait un acte de foi. De même aujourd'hui, avant que s'accomplisse le miracle de la présence eucharistique, nous sommes invités à faire un tel acte par la lecture de l'Evangile. La parole vivante de Dieu, souveraine Vérité, s'y trouve condensée. A nous d'y chercher l'aliment qui conservera, préservera et fera croître notre foi.

II. — *Par les sacrements*

Le second élément capable de développer

en nous la foi, ce sont les sacrements et principalement les sacrements qu'on peut fréquemment recevoir : la Pénitence et l'Eucharistie. Au cours de nos instructions, nous avons attiré votre attention sur les nombreux obstacles qui s'opposent au développement de la foi en nos âmes, les influences pernicieuses du dehors et, à l'intérieur de nous-mêmes, toutes les formes de l'orgueil de l'esprit et toutes les faiblesses de la chair. Le sacrement de Pénitence est là pour s'opposer à ces différentes manifestations du péché et leur substituer la grâce sacramentelle des vertus opposées. Mais c'est dans l'Eucharistie surtout que notre foi trouvera son aliment substantiel : *Mysterium fidei.*

L'Eucharistie est un mystère de foi en elle-même, un mystère dont notre faible raison ne saurait scruter la profondeur ; mais elle est aussi un mystère nourrissant notre foi. Devant la profondeur du mystère, nous ne pouvons que répéter les paroles de S. Pierre : « A qui donc irions-nous, Seigneur, sinon à vous qui possédez les paroles de la vie éternelle ? » (Jo., VI, 69). A chaque communion, nous sommes obligés, par la nature même de l'acte religieux, de redire cet acte de foi. Mais, de plus, recevant Jésus et nous unissant à lui, nous recevons de lui et avec lui Vérité, Force et Vie. Sa présence nous communique ce Verbe de Dieu, lumière des hommes, illuminant tous ceux qui croient en son nom (Jo., I. 4, 9, 12). Par lui, la foi trouve une énergie nouvelle qui tend à la développer à l'infini.

Les chrétiens des premiers siècles de l'Eglise, au plus fort des persécutions, vivaient de cette vérité. L'Eucharistie était pour eux l'aliment indispensable pour les maintenir dans la foi au Christ et les préserver de l'apostasie. Rappelez-vous l'histoire si touchante de S. Tarcisius, martyrisé en allant porter, simple acolyte, le pain céleste aux chrétiens désignés pour la mort...

III. — *Par la vie elle-même de la foi*

Le développement normal du corps exige rationnellement des exercices variés et progressifs. Le sport est entré dans les mœurs contemporaines et, pratiqué avec mesure et sagesse, il doit être approuvé. Dans l'ordre spirituel, notre foi a besoin, elle aussi, d'entraînement. Je vous le disais il n'y a qu'un instant : la pratique de la communion fréquente nous oblige, pour le meilleur développement de notre foi, à répéter, à chaque réception de l'Eucharistie, notre croyance en la présence réelle du Sauveur. Ce n'est là qu'un exemple du développement de la vie par la vie elle-même. Le principe même de ce développement a été magnifiquement exposé par S. Paul, il compare le progrès de la vie chrétienne aux courses du stade (I Cor., IX, 24). Un seul coureur remporte le prix — récompense périssable ; — mais les chrétiens invités à remporter le prix de la récompense céleste, doivent vivre conformément aux enseignements de la foi : « Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de votre pouvoir de résistance ; en même temps que la tentation, il vous en fera sortir en vous donnant le pouvoir de la surmonter » (℣ 13). C'est ainsi qu'avec le secours divin, en face de l'attrait des richesses, des tentations de la chair, des suggestions mauvaises du monde, des lâchetés du respect humain, la vie de la foi prendra dans les âmes une force sans cesse accrue dont la récompense — impérissable — est dans le ciel.

* *

Puissions-nous nous convaincre de plus en plus de la nécessité de développer en nous une foi profonde, une conviction sincère, une fidélité sans réserve aux enseignements du Christ transmis par l'Eglise. Avec le secours de la grâce, nous parviendrons ainsi, pour reprendre les expressions de S. Paul, « à l'état d'homme parfait, à la mesure de la taille qui convient au corps du Christ, afin que nous ne soyons plus des enfants ballottés par les flots et emportés çà et là par tout vent de doctrine ; ...mais que, professant la vérité, nous grandissions de toute manière par la charité en celui qui est notre tête, le Christ » (Eph., IV, 13-15). Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE
AVEC SAINT BERNARD

II. — *SON ENSEIGNEMENT SUR LA MEDIATRICE DE MISERICORDE*

18e jour

DÉVOTION DE VÉNÉRATION *(suite)*

II. — *Vénération du Cœur*

Luther, au moins le Luther du début de sa révolte, a admiré la Vierge Marie. Il a fait d'elle un éloge qui égale celui de nos plus grands orateurs. Mais parce que pour lui le rôle de Marie s'achève avec une maternité divine qui n'a pas de retentissement dans notre vie, qui n'inclut ni corédemption ni médiation, l'admiration de Luther ne tourne pas en amour. Pour nous, au contraire, Marie est Mère du Dieu Sauveur, parce qu'elle a mérité — au sens où nous l'avons dit — et consenti de le devenir. Sa prédestination ne nous est pas étrangère. Notre sort est lié au sien.

Si nous comprenons cela que le titre de Marie Mère de Dieu contient le nôtre de « fils de Dieu », que sa grandeur engendre la nôtre, que c'est son œuvre, une œuvre d'amour, d'un amour de toute sa vie dans les vertus d'humilité, d'obéissance, de foi, d'un amour qui est allé jusqu'à cette preuve extrême qu'est le martyre de son âme, il n'est pas possible que nous ne soyons émus, touchés, portés nous aussi à aimer Celle qui nous a aimés la première.

Aussi, est-ce surtout dans ce sermon sur l'aqueduc, sermon sur la médiation de Marie, que S. Bernard invite à une grande dévotion à la Sainte Vierge :

« Considérons donc plus à fond ce mystère et voyons avec quelle profonde dévotion Dieu veut nous voir ho-

norer Marie en qui il a déposé la plénitude de tout bien, pour que nous sachions que tout espoir, toute grâce, tout salut déborde sur nous de celle qui monte comblée de délices... Du plus intime de nous-même, du fond de nos entrailles, de tous nos vœux vénérons-là, car telle est la volonté de celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie. Oui, c'est ce qu'il a voulu, mais pour nous. En toute chose et de toute manière en effet, venant en aide aux malheureux, Marie calme nos appréhensions, stimule notre foi, fortifie notre espérance, écarte de nous le désespoir, relève notre courage. »

Pour inspirer aujourd'hui l'amour de la Sainte Vierge, nous disons : Marie n'est pas seulement la Mère de Dieu, elle est aussi notre Mère. Le mot n'avait pas encore cours, au temps de S. Bernard. Mais toutes les fonctions d'une Mère spirituelle ne viennent-elles pas de nous être énumérées par lui ? et ses disciples immédiats, par exemple le B. Guerric, n'hésiteront plus à nommer Marie Mère des chrétiens et Mère des hommes.

Et ce qu'il faut ajouter, c'est que de ce rôle médiateur, S. Bernard tire non seulement la nécessité de la dévotion à Marie, mais encore d'une grande dévotion. Il est à ce point possédé par cet amour qu'il multiplie les mots, souvent intraduisibles en notre langue, pour dire l'intensité de dévotion que doit susciter dans nos cœurs ces intimes relations de Marie avec nous : du plus intime de nous même, du fond de nos entrailles, de tous nos vœux vénérons-là... **totis medullis cordium,** il faudrait traduire de « toute la moëlle de nos cœurs ».

Voilà ce qu'est une grande dévotion à la Sainte Vierge.

* *

Demandons à S. Bernard de nous obtenir un peu de cette dévotion intérieure qui est l'âme de la dévotion. Un jour, dans le sentiment de son impuissance à sonder le mystère de Marie il disait à ses moines :

« le puits est profond et je n'ai rien pour puiser ; pourtant une buée s'en échappe qui humecte les linges étalés sur l'ouverture. Si donc aujourd'hui s'élève de cet abîme une nuée qui imprègne le frêle tissu de mes méditations, je m'empresserai de vous communiquer ces émanations... Je presserai le linge, pour en exprimer quelques gouttelettes de céleste rosée » (II^e^ Serm. *Ann.*, n° 1).

Maintenant qu'il voit et qu'il contemple, il peut faire par sa prière que tombe sur nos cœurs si secs auprès du sien, plus que quelques gouttelettes, une pluie de lumière et de grâces qui détrempe nos âmes. Nous avons voulu célébrer son centenaire, faire en sorte qu'il soit plus connu et plus lu afin que soit plus connue et plus aimée la T. S. Vierge. Que ce soit le retour de notre hommage à sa mémoire qu'il nous obtienne de vénérer Marie d'esprit et de cœur un peu comme il l'a fait lui-même et comme il a demandé à ses moines de le faire.

19^e^ jour

DÉVOTION DE GLORIFICATION

Honorer, vénérer, célébrer est œuvre de l'homme, choix de l'esprit et du cœur. Si la vénération qui est le premier élément de la dévotion n'était d'abord intérieure, il n'y aurait qu'apparence et faux-semblant.

Pourtant l'honneur que nous rendons à Dieu, à la Ste Vierge et aux saints ne peut rester enfermé au-dedans sans jamais se produire au dehors. Nous sommes âmes et corps ; notre nature est qu'ils agissent de concert ; Dieu nous a donné une langue pour qu'elle exprime nos pensées et nos sentiments. Par ailleurs les manifestations extérieures de notre vénération intérieure l'aident, la stimulent, l'augmentent. Enfin, l'homme est aussi un être social ; qu'il le veuille ou non, son attitude, sa conduite, sa parole exercent une influence en bien ou en mal; il suffit de voir prier certaines personnes ou d'assister à une manifestation de foi comme celles de Lourdes pour par tager ces sentiments de piété ou ces élans d'enthousiasme.

Honorer la T. S. Vierge comporte donc aussi qu'on lui rende honneur, qu'on la loue, qu'on la glorifie. « La foi qui n'agit pas est-ce une foi sincère ? » De cet aspect extérieur de l'honneur dû à Marie nous parlerons aujourd'hui avec S. Bernard, qui enseigne que nous devons **honorer Marie le plus possible** et **l'honorer pour elle-même.**

I. — *L'honorer le plus possible*

Dans la lettre aux chanoines de Lyon, il écrivait :

« Honorez le plus possible la pureté de son corps, la sainteté de sa vie, admirez sa virginité féconde ; vénérez sa divine maternité. Exaltez-la pour avoir conçu sans concupiscence, enfanté sans douleur. Proclamez que les anges la révèrent, que les nations l'ont désirée, que les patriarches et les prophètes l'ont d'avance contemplée, qu'elle fut élue entre tous, préférée à tous. Glorifiez-la d'avoir trouvé la source de la grâce, d'être la médiatrice du salut, la réparatrice des siècles. Exaltez enfin celle qui fut exaltée au-dessus des chœurs des anges au céleste royaume » (n° 2).

Mais cela il ne cessait de l'enseigner d'abord à ses moines. Ainsi en cette fête de l'Assomption qui est le mystère de sa glorification par le ciel, auquel la terre doit s'unir.

« Il est pour toute chair un temps pour parler, leur disait-il en une de ces solennités de Marie montée au ciel, celui où la Mère du Verbe incarné est enlevée au ciel. Que l'humanité mortelle ne cesse de faire entendre ses louanges, puisque, dans la personne de la Vierge, l'humanité pure est exaltée au-dessus des esprits immortels. Mais si la dévotion ne nous permet pas de rester silencieux sur la gloire de Marie, la sécheresse de notre intelligence et l'inhabileté de nos paroles ne nous permettent ni de rien concevoir, ni de rien exprimer qui soit digne d'elle. C'est pourquoi les princes de la cour céleste eux-mêmes, au spectacle d'un triomphe si nouveau, s'écrient dans leur admiration : Quelle est celle qui monte du désert, inondée de délices ? C'est comme s'ils disaient : Quelle est grande !

D'où lui vient, à elle qui vient du désert, une telle affluence de délices ? Nous n'en connaissons pas de semblables, nous qui habitons la cité du Seigneur que baigne un fleuve de joie, nous qui, dans la gloire, nous abreuvons à un torrent de jouissance... » (IV^e^ serm. *Assomp.*, n° 1).

Cet enseignement il le donnait plus encore par son exemple. Son premier temps libre, celui que lui donna la maladie, il l'emploie à composer ce livre qui porte justement ce titre : **Les louanges de Marie.** A chaque fête liturgique, et les jours qui suivent, il n'a pas toujours le temps d'achever son sujet et il annonce qu'il y reviendra dans le prochain entretien. Ce lui est un charme, une joie, un ravissement de parler de la Ste Vierge.

Peut-être même arriva-t-il à quelques-uns de ses moines de trouver qu'il exagérait, que c'était trop,

que cela frisait la mariolâtrie dont on l'accusera plus tard.

Peut-être fait-il allusion à certaines critiques ?

« J'ai exposé du mieux que j'ai pu le texte évangélique. Je sais que cela ne plaira pas à tous, que beaucoup même s'en indigneront. Ils jugeront que j'ai fait œuvre bien inutile ou que j'ai été bien présomptueux d'avoir, par un nouveau commentaire, osé porter la main sur un passage de l'Evangile que les Pères avaient si amplement exposé avant moi. Mais si ce que j'ai dit après les Pères n'est pas contraire à leurs pensées, je ne vois pas qu'il y ait là rien de déplaisant ni pour eux, ni pour qui que ce soit. Que si j'ai simplement répété leur enseignement, du moment que ça n'a pas été par vanité, mais par dévotion, je souffre qu'on m'accuse d'avoir fait un travail superflu. Toutefois, que mes critiques sachent bien que j'ai moins eu l'intention d'exposer l'Evangile que d'en prendre occasion pour parler d'un sujet qui me charmait. Que si j'ai péché, en recherchant plutôt ma dévotion personnelle que le bien commun, la bonne Vierge sera assez puissante auprès de son Fils miséricordieux pour m'obtenir le pardon elle à qui je dédie ce pauvre petit opuscule » (n° 11).

Si souvent et si grandement qu'il glorifie la Ste Vierge, qu'on ne l'accuse donc pas de mariolâtrie lui qui explique :

« On ne peut douter que ce que nous disons à la gloire de la Mère, nous le disions aussi à la gloire du Fils » (IV^e Hom., *Missus est*, n° 1).

Ces merveilles en Marie par lesquelles l'Aqueduc s'est porté jusqu'à la source de la grâce, c'est en définitive l'œuvre de Dieu :

« Le Créateur des hommes, voulant se faire homme et naître de l'homme dut choisir sa Mère entre tous, ou plutôt dut la faire lui-même telle qu'il convenait qu'elle fût et qu'elle devait être pour lui plaire » (II^e Hom., *Missus est*, n° 1).

En un mot Dieu l'a plus glorifiée en fait que nous pouvons la glorifier par nos paroles et nos chants.

II. — *L'honorer pour elle-même*

Ce rappel que nous venons de faire de Marie médiatrice soulève peut-être une objection sur notre culte envers Marie. Chez nous, et d'abord chez S. Bernard, après tout, si nous louons la Ste Vierge ce n'est pas tant à sa gloire que dans un but intéressé. C'est parce que nous sommes de pauvres pécheurs incapables d'attirer sur nous la pitié de Dieu, parce qu'elle a trouvé grâce pour elle et pour nous, parce que la vénérer, la prier, la suivre est la condition de notre salut et de notre bonheur, c'est pour cela que nous la glorifions et célébrons. Ainsi nous la glorifions non pour elle, mais pour nous. Et voilà qui entache notre dévotion à la Ste Vierge. Elle est une dévotion utilitaire, intéressée, égocentriste.

Il est vrai qu'ayant choisi cet aspect plus caractéristique de la dévotion mariale de S. Bernard envers Marie médiatrice, nous avons dû faire appel à ses paroles qui affirment la nécessité de la dévotion à la Ste Vierge pour nous sanctifier et opérer notre salut. Mais si nous envisagions toute son œuvre, et même simplement dans ce que nous avons cité, comment ne pas être frappés des cris d'admiration, de louange, d'amour qui s'échappent de sa poitrine au souvenir des grandeurs de la T. S. Vierge ? Non, sa vénération n'est pas égoïste.

Notons aussi que l'enjeu de cette dévotion, notre sanctification, concourt à la glorification de Marie et de N.-S., et même constitue le plus clair de cette glorification. Ce ne sont ni nos chapelets déroulés, ni nos bannières déployées, ni les morceaux d'éloquence d'orateurs célèbres qui glorifient la Ste Vierge, mais que par eux Marie et Jésus soient connus, aimés et servis. L'intérêt cherché ici n'est pas un intérêt matériel, un succès, notre santé, notre bonheur humain, mais l'intérêt supérieur de nos âmes : la grâce, la sanctification, le salut éternel, que le règne de Dieu arrive et que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Enfin, il est bien certain que l'amour entièrement pur, sans souci implicite au moins de ce salut éternel, est utopie. L'Eglise n'a-t-elle pas condamné l'illusion mystique du quiétisme, qui prétendait échapper à l'obsédant problème du salut par la doctrine du « pur amour », jusqu'au désintéressement absolu même du salut éternel. « Un abandon total n'excepte rien, déclarait cette exaltée et présomptueuse M^me Guyon, dans ses **Torrents spirituels**, ni mort, ni vie, ni perfection, ni paradis, ni enfer. »

Combien plus positif et vraiment authentique est l'enseignement de S. Bernard sur la dévotion d'honneur que nous devons à Marie. C'est encore un jour de l'Assomption qu'il parle de glorifier Marie de son triomphe. Car enfin c'est un mystère d'espérance pour nous :

« Aujourd'hui notre terre a fait au ciel un don précieux, afin que par cet échange de présents se nouent des liens d'amitié entre l'homme et Dieu, entre la terre et le ciel, entre ce qu'il y a de plus bas et ce qu'il y a de plus haut. Le fruit le plus exquis de notre terre est monté là d'où descendent les dons les meilleurs et les plus parfaits. Montée dans les hauteurs, la Bienh. Vierge fera, elle aussi, des largesses aux hommes. Pourquoi ne le ferait-elle pas, elle à qui ne saurait manquer ni la puissance ni la volonté de nous accorder ces dons ? Elle est Reine des cieux et miséricordieuse, la Mère enfin du Fils unique de Dieu ; or est-il rien qui puisse nous montrer davantage combien sont grandes sa puissance et sa miséricorde !... (I^er serm., *Ass.*, n° 2).

Ainsi S. Bernard n'exclut pas nos intérêts de cette glorification de N.-D. à laquelle il invite ses religieux. Mais il veut aussi que notre pensée et notre cœur s'élèvent plus haut. Il ne s'agit pas avant tout d'un commerce d'intérêt dans notre louange, puisqu'il poursuit :

« Si je parle ainsi, c'est pour nous, mes frères, sachant qu'il nous est difficile dans notre extrême dénuement, d'avoir cette charité parfaite qui ne recherche point ses propres intérêts. Cependant, passons maintenant sous silence les bienfaits que nous vaut la glorification de Marie, si nous l'aimons, nous nous réjouirons de ce qu'elle va retrouver son Fils. Nous l'en féliciterons sans arrière-pensée, à moins (ce qu'à Dieu ne plaise), de ne trouver en nous qu'ingratitude envers celle qui pour nous a trouvé la source de toutes les grâces... »

Et après avoir fait un merveilleux rapprochement entre l'accueil que Marie fit à Jésus dans son sein virginal au jour de l'Annonciation et l'accueil que Jésus fait à Marie dans le ciel au jour de l'Assomption, il ajoute :

« Bienheureuse et mille fois heureuse Marie ; qu'elle reçoive le Sauveur ou qu'elle soit reçue par lui ! Dans les deux cas, la dignité de la Vierge-Mère provoque l'admiration, sa majesté la vénération ».

Et il conclut sur l'invitation à glorifier Marie par nos chants.

« Mais arrêtons-nous, il nous faut vaquer à la louange en ce jour qui doit être consacré à des chants de fête » (même serm., n^os 3 et 4).

L'abbaye d'Affligem, en Belgique, garde fidèle mémoire de la prière de louange de S. Bernard. Au centre d'un joli massif de fleurs s'élève une statue de la Ste Vierge. C'est chose assez commune dans les jardins des communautés. Mais quand vous passez près de cette Vierge fleurie, le moine qui vous guide vous raconte cette belle histoire.

Il y a longtemps, longtemps que se dresse ici une statue de la Ste Vierge. Il s'en trouvait déjà une au commencement du XII[e] siècle. Et S. Bernard, l'abbé de Clairvaux qui tant aimait Notre-Dame, s'inclina devant elle à son habitude en lui disant : **Salve Regina,** Salut ô Reine, et sans doute en prolongeant dans son cœur la suave antienne. Mais soudain l'image de Marie s'anima, son visage sourit, et gracieusement, à son tour, la Reine s'inclina vers son serviteur pour lui rendre son salut : **Salve, Bernarde.** Je te salue, Bernard. Depuis ce temps, et pour perpétuelle mémoire, une statue de la Ste Vierge s'élève ici au milieu des fleurs.

Au récit de cette politesse échangée entre le moine et sa Dame, comment ne pas voir que la dévotion de S. Bernard n'était pas dévotion intéressée, mais bien vénération profonde de son cœur pour la Reine du ciel et de la terre. qu'il ne manquait pas de glorifier quand il rencontrait son image.

20[e] jour

DÉVOTION D'INVOCATION : LA PRIÈRE DE DEMANDE

La prière tient une large place dans la dévotion à la Ste Vierge. C'est à cela pratiquement qu'on reconnaît que quelqu'un est dévot à Marie : il la prie.

Et la prière revêt bien des formes. Elle est prière de louange, d'action de grâces, de demande... Elle est surtout prière de demande. C'est sous cet aspect que nous l'envisagerons aujourd'hui. De la prière de louange et d'action de grâces nous avons déjà parlé, pratiquement, à propos du culte de vénération. Nous traiterons d'une autre forme de prière, celle de l'offrande, dans notre instruction suivante.

La prière-demande, c'est bien là sa signification la plus courante. Pour la plupart prier c'est demander, et plus particulièrement dans nos dangers, dans le besoin extrême, quand il n'y a plus d'autre planche de salut : même chez ceux qui n'ont presque aucune religion, la dévotion à la Ste Vierge par un cierge qu'on met à son autel ou un pélerinage que l'on promet, se manifeste au moins de cette façon.

Il n'est pas étonnant que S. Bernard nous recommande instamment, comme nous allons le voir, le recours à Marie **en toute circonstance,** mais plus particulièrement **dans nos détresses.**

I. — *En toute circonstance*

S. Bernard n'a peut-être jamais exprimé, avec autant d'ardeur et autant de force, l'exhortation de recourir habituellement à la Ste Vierge pour obtenir les grâces dont nous avons besoin, comme dans cette péroraison d'un de ses sermons sur l'Assomption (IV[e], n° 9) :

« Que notre âme altérée coure donc à cette source, que notre misère puise avec ardeur à ce trésor de miséricorde. Voici, Vierge bénie, que nous vous avons accompagnée de nos vœux et suivie, au moins de loin, tandis que vous montiez vers votre Fils. Que désormais votre miséricorde fasse connaître au monde la grâce que vous avez trouvée auprès de Dieu, en obtenant, par vos saintes prières, le pardon aux pécheurs, la santé aux malades, le courage aux pusillanimes, la consolation aux affligés, secours et délivrance à ceux qui sont en danger. Et pour nous, vos petits serviteurs, qui en ce jour de fête et de liesse invoquons et louons le nom très doux de Marie, obtenez, Reine de clémence, les grâces de votre Fils, Notre-Seigneur, qui est au-dessus de toutes choses, Dieu, béni éternellement. »

Ainsi, parce que son amour pour la Ste Vierge finit toujours par s'épancher ainsi en elle, S. Bernard nous recommande l'invocation de Marie comme le moyen d'obtenir de Dieu toutes les grâces dont nous avons besoin, grâces temporelles et grâces spirituelles, avec l'accent marqué ici sur les grâces spirituelles. C'est la conclusion normale de son enseignement sur la Médiatrice. Aussi souvent prêchera-t-il : l'invocation de son nom, le recours à son intercession, l'appel à sa bonté et à sa puissance.

Ce rapport étroit entre sa doctrine sur Marie Médiatrice et sa doctrine sur la nécessité de la prière à Marie est souvent très accusé. Ainsi dans son sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Assomption :

« Attachons-nous, mes frères, aux pas de Marie, et adressons-lui nos plus dévotes supplications, en nous prosternant à ses pieds bienheureux. Retenons-la et ne la laissons pas partir qu'elle ne nous ait bénis, car elle est puissante. La toison placée entre la rosée du ciel et l'aire, la femme qui se trouve entre le soleil et la lune, c'est Marie établie médiatrice entre le Christ et l'Eglise » (n° 5).

Ainsi encore dans son sermon pour la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie : « ...C'est la grâce seule qui nous sauve. Pourquoi cherchons-nous autre chose, mes frères ? Cherchons la grâce, et cherchons-la par Marie, car elle trouve ce qu'elle cherche et ne peut être déçue... » (n[os] 7 et 8).

Ainsi toujours dans ses sermons pour le premier dimanche après l'Epiphanie, le dimanche de l'évangile du miracle de Cana : « Marie compatit à la confusion des époux ; elle est si miséricordieuse et si douce ! De la source de bonté peut-il couler autre chose que de la bonté ? Quoi d'étonnant à ce que des entrailles de miséricorde s'émeuvent de pitié ? Celui qui aurait tenu un fruit à la main pendant la moitié de la journée n'en conserverait-il pas le parfum tout le reste du jour ? Combien donc la miséricorde a-t-elle imprégné les entrailles, dans lesquelles elle a reposé neuf mois durant ! Du reste avant de reposer dans son sein, comme après en être sortie, la divine miséricorde n'a jamais cessé de résider en l'âme de la Vierge (I[er] Sermon, n° 2). ... Prions la Mère de miséricorde de nous obtenir la grâce de la dévotion et la ferveur de la charité (II[e] Serm., n° 3).

On a aussi souvent résumé l'enseignement bernardin de la confiance sans borne en la prière à la Ste Vierge, dans ce qu'on a nommé l'argument **peut et veut :** Marie peut nous exaucer, car elle est Mère de Dieu ; Marie veut nous exaucer, car elle est notre Mère. Et il est bien vrai que le raisonnement est de lui. Rappelez-vous cette page à propos de la dévotion à Marie. Montée aux cieux, Marie elle aussi fera des présents à la terre :

« Et pourquoi ne donnerait-elle pas, puisque ni la puissance ne saurait lui faire défaut ni la volonté ? N'est-elle pas la Reine du ciel et la Reine toute miséricordieuse ; que dis-je. n'est-elle pas la Mère du Fils unique de Dieu ? Rien assurément ne démontre mieux l'immensité de son pouvoir et de sa bonté ; à

moins peut-être que le Fils de Dieu cesse d'honorer sa Mère, ou que ces entrailles dans lesquelles la Charité, qui est Dieu, s'est reposée corporellement pendant neuf mois, ne se soient pas transformées en affection de miséricorde et de charité. Mais qui le pourrait croire ? » (Ier Serm. sur l'*Ass.*, n° 2).

On le voit, à cela près que S. Bernard ne nomme pas Marie, notre Mère, mais la **Reine de miséricorde**, nous lui devons bien cet argument irrésistible et populaire de l'infaillibilité de notre prière : Marie peut nous exaucer parce que Mère de Dieu, Marie veut nous exaucer parce que notre Mère.

II. — *Surtout dans nos détresses*

Marie est Médiatrice et très spécialement Médiatrice de miséricorde : sa miséricorde pour nous a touché le cœur de Dieu et elle s'exerce sur nous par sa grande pitié dans nos détresses. Aussi, S. Bernard nous recommande-t-il de faire appel à son secours particulièrement dans nos dangers, nos angoisses, nos détresses. Il l'a fait avec une éloquence toute de passion et de vie qui nous a valu une de ses plus belles pages, devenue classique et connue de toutes les personnes de piété : le « **respice stellam** » : **Regarde l'Etoile, appelle Marie.**

A propos du verset de S. Luc : « et le nom de la Vierge était Marie », S. Bernard s'arrête à la signification souvent donnée de ce nom : **Marie, étoile de la mer.** Les savants modernes peuvent préférer une autre étymologie et traduire : Souveraine, Bien-aimée, belle, etc. — on a compté jusqu'à 67 significations du nom de Marie (Bardenhewer), il n'empêche que beaucoup ont interprété comme S. Bernard et que le symbole convient merveilleusement à la femme couronnée de douze étoiles.

Du premier mot **étoile** il tire surtout de belles images sur la maternité virginale, la haute destinée et la médiation de grâces de la T. S. Vierge :

« L'astre émet ses rayons sans subir d'altération, la Vierge enfante son Fils sans subir aucune lésion ; le rayon ne diminue en rien la clarté de l'astre, son Fils a gardé intacte l'intégrité de la Vierge. Elle est bien cette noble étoile de Jacob dont les rayons illuminent l'univers entier, dont l'éclat resplendit au plus haut des cieux et pénètre jusqu'aux abîmes. Rayonnant ainsi sur toutes les terres et réchauffant les âmes plutôt que les corps, elle fait croître les vertus, consume les vices ».

Mais c'est l'expression **Etoile de la Mer** qui déclanche chez lui le beau mouvement d'éloquence, cette apostrophe à tous ceux qui sont en péril, cette affirmation qui se suffit du recours infaillible à la T. S. Vierge.

« Elle est cette splendide étoile qui se lève sur l'immensité de la mer, brillant par ses mérites, éclairant par ses exemples.

O toi, qui te sens, loin de la terre ferme, emporté sur les flots de ce monde au milieu des orages et des tempêtes, ne quitte pas des yeux la lumière de cet astre si tu ne veux pas sombrer.

Si le vent des tentations s'élève, si l'écueil des tribulations se dresse sur ta route, regarde l'étoile, appelle Marie.

Si tu es ballotté par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, regarde l'étoile, appelle Marie.

Si la colère, l'avarice, les désirs impurs secouent la nacelle de ton âme, regarde vers Marie.

Si troublé par l'énormité de tes crimes, honteux des turpitudes de ta conscience, effrayé par la crainte du jugement, tu commences à te laisser aller à la tristesse, à glisser dans le désespoir, pense à Marie.

Dans les périls, les angoisses, les doutes, pense à Marie, invoque Marie. Que son nom ne s'éloigne jamais de tes lèvres, qu'il ne s'éloigne pas de ton cœur ; et pour obtenir le secours de sa prière ne néglige pas l'exemple de sa vie.

En la suivant, tu es sûr de ne pas dévier ; en la priant, de ne pas désespérer ; en la consultant, de ne pas te tromper.

Si elle te soutient, tu ne tomberas pas ; si elle te protège, tu n'auras pas à craindre ; si elle te conduit, tu ne te fatigueras pas ; si elle t'est favorable, tu parviendras au but ; tu constateras ainsi, par ton expérience personnelle, combien justement il a été dit : et le nom de la Vierge était Marie. »

Nos cantiques populaires ont tant reproduit les métaphores de tempête, de naufrage, de nacelle ; les applications des sciences modernes, phares et instruments de bord, ont donné tant de sécurité à la navigation ; nous avons entendu si souvent citer cette exhortation de S. Bernard que peut-être ne produit-elle plus la même profonde impression sur nous. Mais faisons un moment abstraction de tout cela. Est-il situation plus dramatique que celle du bateau perdu en mer, en pleine nuit et en pleine tempête et pour qui n'existe plus d'espoir auquel se raccrocher que cette étoile qui palpite au-dessus de lui et dans le noir le rattache encore à la vie. Spirituellement nos âmes connaissent des situations plus désespérées. Même alors il reste plus qu'un espoir, plus qu'une chance, plus qu'un hasard, il reste Marie, l'étoile de la mer, la bonne étoile : Regarde l'étoile, invoque Marie. C'est le salut assuré : Si elle t'est favorable, tu parviendras au port. Et nous savons qu'elle nous sera favorable, parce qu'elle est la Mère de miséricorde.

« A tous elle ouvre le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif la délivrance, le malade la guérison, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce... » (Serm. n° 2, dim. *Octav. Ass.).*

Il suffit que son nom ne s'éloigne pas de notre cœur.

* *

S. Bernard achevait sa vibrante exhortation à la prière à Marie par le témoignage de l'expérience : « Tu constateras ainsi, par ton expérience personnelle, combien justement il a été dit : et le nom de la Vierge était Marie, Marie l'étoile de la mer ».

S'il parlait ainsi, c'est qu'il avait expérimenté cette efficacité de l'invocation de Marie en toute circonstance. Aux environs de 1125, Bernard, de complexion délicate, mis à mal par les rigueurs de sa pénitence, achevé par une « brute » de médecin — le mot est du doux saint lui-même qui parfois avait la dent dure : **cuidam bestiæ** — se croyait bien près de la mort. Comme ses moines étaient à la conférence du soir, il manda à un des deux religieux qui le veillaient d'aller à l'église demander sa guérison. Bien que s'estimant indigne d'obtenir pareil miracle, l'infirmier obéit. Il pria successivement aux autels de la Ste Vierge, de S. Laurent, de S. Benoît. Or, au même moment, Bernard vit très clairement la Ste Vierge qu'entouraient ses deux serviteurs Laurent et Benoît, entrer dans sa cellule, lui sourire, s'approcher de son lit. Sa main maternelle lui caressa doucement le visage... Il était guéri. Elle avait été pour lui, comme elle le serait près de nous pour la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, et pour tant d'autres « la Vierge au sourire ».

21e jour

DÉVOTION D'INVOCATION : LA PRIÈRE D'OFFRANDE

Le médiateur, comme N.-S. ou le prêtre offre à Dieu nos prières et nos sacrifices afin de faire descendre sur nous sa grâce ; il lui présente aussi nos dons et l'offrande de nos œuvres, afin qu'elles lui soient agréables et méritoires pour nous. Puisque Marie est notre Médiatrice nous confions nos demandes à son intercession. Mais c'est aussi par elle qu'il nous faut présenter à Dieu nos œuvres, c.-à-d. tout ce que nous faisons. Il appartient à notre Médiatrice de les recevoir pour les offrir à Dieu, si nous voulons, pauvres pécheurs, qu'elles servent vraiment la gloire de Dieu.

S. Bernard, qui avait si vif le sentiment de la misère de l'homme, a recommandé cette prière d'offrande. Nous en dirons **l'enseignement, la signification et la pratique.**

I. — *Son enseignement*

Ecoutons S. Bernard enseigner cette pratique de la prière de l'offrande. Il vient de citer la parole du Cantique (VI, 2) : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui qui se nourrit parmi les lis ». Et selon son habitude, quand une parole de Dieu revient à sa pensée, il se livre à un riche commentaire qu'il conclut ainsi :

« Faisons en sorte, mes frères, d'avoir toujours des lis ; hâtons-nous de nous débarrasser des épines et des ronces, pour planter des lis à leur place et peut-être le bien-aimé daignera-t-il descendre et prendre sa nourriture en nous. Il la trouve abondante en Marie, au milieu d'innombrables lis. Ne sont-ce pas des lis que la gloire de la virginité, une humilité insigne, une charité suréminente ? En nous aussi, il y aura des lis, beaucoup moins beaux sans doute, mais au milieu desquels l'époux daignera cependant se nourrir : une dévotion joyeuse donnera de l'éclat à nos actions de grâces, la pureté d'intention procurera la candeur à notre prière, et l'indulgence nous obtiendra la blancheur dans la confession, ainsi qu'il est écrit : Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront blancs comme la laine.

D'ailleurs, quelle que soit l'offrande que vous présentez à Dieu, *souvenez-vous de la confier à Marie,* pour que vos actions de grâces remontent à l'auteur de la grâce par le même canal qui vous l'a apportée. Sans doute Dieu pouvait à son gré vous infuser la grâce sans passer par cet aqueduc, mais il a voulu vous ménager ce moyen de la faire descendre jusqu'à vous. Peut-être avez-vous les mains couvertes de sang ou souillées par des présents que vous n'avez pas complètement secoués [les religieux ne peuvent rien accepter ni garder sans permission pour leur usage personnel], aussi ayez bien soin de présenter à Dieu le peu que vous avez à lui offrir par les mains très agréables et très dignes de Marie, si vous ne voulez pas essuyer de refus. Elles sont, en effet, des lis éclatants de blancheur, et celui qui aime les lis ne pourra se plaindre de ne pas découvrir parmi les lis tout ce qu'il trouvera dans les mains de Marie » (Serm. *Nativit. B. V. M.,* n° 18).

On le voit, c'est bien sa doctrine de la médiation de Marie qui inspire S. Bernard. Dieu n'a rien fait que par Marie, nous ne devons rien faire, non seulement prières et sacrifices, mais encore actions importantes ou minimes de notre vie, que par elle. Nous pouvons imaginer bien des plans de notre salut et Dieu en aurait pu choisir bien davantage ; il a décidé de prendre Marie pour faire la liaison entre lui et nous. A moins de vouloir agir à notre guise, de substituer nos manières de voir à celles de Dieu, de nous croire pratiquement plus sages et plus habiles que lui, c'est le même agent de liaison qui doit établir nos rapports entre nous et lui.

S. Bernard le souligne justement :

« Nous devons bien veiller à ce que la Parole (le Verbe) sortie de la bouche du Père et venue jusqu'à nous par l'intermédiaire de la Vierge ne s'en retourne pas vide, mais à ce que nous lui rendions par cette même Vierge grâce pour grâce *(ibid.,* n° 13).

La Parole doit produire en nous trente, soixante, cent pour un, mais par l'entremise de Marie.

II. — *Sa signification*

En quoi consiste exactement cette pratique de l'offrande, « de présenter à Dieu le peu que nous avons à lui offrir par les mains très agréables et très dignes de Marie » ?

Suffirait-il avant chacune de nos actions : travail, détente, commerce avec les autres, ou du moins fréquemment, avant ses actions, de les offrir à la Sainte Vierge, sans nous soucier de les bien accomplir, assurés que Marie les rendra agréables au bon Dieu si imparfaites qu'elles soient ? — Pareille conviction conduirait à la paresse spirituelle, à la démission de l'effort. Loin de favoriser notre avancement, elle marquerait un recul. Ce serait la négation même de la nécessité impérieuse de l'effort rappelé par Jésus : « Le règne de Dieu exige des efforts et il n'y a que les vaillants à l'emporter de haute lutte. »

Et ce serait bien loin de la pensée de S. Bernard. Il dit : « Ayez soin de présenter le peu que vous avez à lui offrir par les mains très agréables et très dignes de Marie, si vous ne voulez essuyez un refus ». Mais tout le contexte montre que cela ne dispense pas de l'effort personnel de l'ouvrage bien fait. N'a-t-il pas dit : « Faisons en sorte d'avoir toujours des lis ; hâtons-nous de nous débarrasser des épines et des ronces pour planter des lis à leur place... » ; et n'a-t-il pas insisté : une dévotion joyeuse donnera de l'éclat à nos actions de grâces, la pureté d'intention procurera la candeur à notre prière, et l'indulgence nous obtiendra la blancheur dans la confession ?

Mais alors, dira-t-on, quel profit nous donne d'offrir nos actions par les mains de Marie, si nous sommes condamnés aux mêmes efforts, et si nos œuvres ne valent, en somme, que suivant nos dispositions ? — Quel profit ? Mais plus d'un. Au moins ce triple avantage.

a) D'abord celui de nous obtenir la grâce de l'effort nécessaire à cette pureté du cœur, à cette droiture d'intention, à cette ferveur de dévotion qui rendront nos actions meilleures. La prière est toujours efficace et la Ste Vierge ne laisse rien sans récompense. La choisir comme notre chargée d'affaires et reconnaître par là sa médiation nous vaudra d'elle ces secours de lumière et de force qui faciliteront les conditions du mérite de nos œuvres.

b) Ensuite cet autre profit encore de valoriser, en les unissant à ses propres actions à elle, toutes d'amour et de conformité parfaite à la volonté de Dieu, nos pauvres actions qui restent toujours malgré tout si loin de compte. A l'autel, la petite goutte d'eau, symbole de nos sacrifices, mêlée au vin, symbole du sacrifice de Jésus, se trouve transsubstantiée avec lui, si bien que son sacrifice et nos sacrifices n'en forment plus qu'un, le sacrifice du Christ total, du Corps mystique du Christ, de la Tête et des membres qui achèvent entre eux ce qui manque à sa passion. Pareillement nos actions unies à celles de Marie, dont

elle renouvelle l'offrande à l'occasion de la nôtre, ne sont plus qu'un seul hommage, celui de la Mère et des enfants.

c) Enfin, nos œuvres offertes à Dieu par la Médiatrice choisie, par celle qui a trouvé grâce et trouvera toujours grâce, ne peuvent manquer de plaire à Dieu au moins en considération de qui les offre. « Ne me regardez pas, dit le prêtre à l'autel avant la communion, mais regardez la foi de votre Eglise ». Ainsi celui qui fait passer « le peu que nous avons à lui offrir », par les mains de Marie.

Voilà ce qu'expliquera plus tard S. L. M. de Montfort quand il écrira, rappelant « le grand conseil que donnait S. Bernard à ceux et à celles qu'il conduisait à la perfection », que Marie purifie nos bonnes œuvres, les embellit et les fait accepter de son Fils (Traité, nos 146-150).

III. — *Sa pratique*

Les Maitres spirituels ont compris ces avantages de la prière d'offrande à Marie. Aussi fait-elle partie, aujourd'hui, des habitudes des bons fidèles, même si leur piété n'est pas marquée au coin d'une spéciale dévotion à Marie.

Très tôt les premiers chrétiens offrirent à Dieu leurs actions, prière ou travail professionnel, par N.-S., le Médiateur nécessaire : **in nomine Jesu-Christi.** N'avait-il pas lui-même enseigné à prier en son nom ? S. Paul avait ajouté : « Quoi que ce soit que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père » (Col., III, 17). Ces habitudes de consacrer à Dieu, par N.-S., toutes ses actions et de prendre ses intentions pour les accomplir, se sont toujours de plus en plus développées avec le temps. De là tant de prières préparatoires au sacrifice de la messe (prières de l'Offertoire), au Saint Office (prière de l'**Aperi**), au travail manuel ou intellectuel (prières de renouvellement de ses intentions au cours de la journée dans tant de communautés religieuses qu'on appelle souvent prières de l'heure). C'était le moyen de rendre plus actuelle la pensée de la gloire de Dieu, de purifier ses intentions de toute vanité ou recherche de soi, d'obtenir les grâces nécessaires au bon accomplissement de sa tâche.

Au fur et à mesure qu'a été mise davantage en lumière une autre médiation, celle de la T. S. Vierge, on a été amené logiquement à passer aussi par Marie. Il y avait déjà l'invocation de Marie avant la consécration de la sainte messe, mais depuis Léon XIII est aussi conseillée aux prêtres la belle prière : **O Mater pietatis ;** dans beaucoup de monastères l'office divin était précédé de l'office de la Sainte Vierge, maintenant le **Pater** et aussi l'**Ave** se récitent avant chacune des heures canoniales ; dans nos collèges chrétiens, les études débutaient par une invocation à l'Esprit-Saint et les manuels de piété contenaient des offrandes du travail à N.-S., aujourd'hui la prière au Saint-Esprit se double de l'**Ave,** et des méthodes de vie chrétienne et zélée, universellement répandues, proposent à leurs adhérents des offrandes comme celle-ci de l'Apostolat de la prière : « Divin Cœur de Jésus, je vous offre **par le Cœur immaculé de Marie,** les prières et les actions, les joies et les peines de ce jour... » En un mot, pour assurer la sanctification de sa vie, on a recours à la médiation de la Ste Vierge.

Il arrive même que cette offrande n'est plus faite expressément qu'à la T. S. Vierge, comme dans la spiritualité montfortaine, manifestement tributaire de la doctrine de S. Bernard. Et rien en cela qui doive nous étonner, puisque Marie n'est pas choisie comme fin dernière, mais comme Médiatrice de miséricorde auprès du Médiateur même. Comme le rappelle Montfort, au sujet de cette prière d'offrande de S. Bernard :

Marie « présente ces bonnes œuvres à Jésus-Christ ; car elle ne garde rien de ce qu'on lui présente, pour soi, en dernière fin ; elle renvoie tout à Jésus fidèlement. Si on lui donne, on donne nécessairement à Jésus ; si on la loue et la glorifie, aussitôt elle loue et glorifie Jésus. Maintenant, comme autrefois, lorsque Ste Elisabeth la loua, elle chante, quand on la loue et bénit : *Magnificat anima mea Dominum* » (*Traité,* n° 148).

* *

Un soir d'Assomption, l'abbé de Clairvaux félicita et encouragea ses moines :

« Non, mes bien chers frères, vous ne pouvez pas douter que ce ne soit N.-S. Jésus-Christ qui vous gouverne, ni que le sacrifice de louange que nous avons offert cette nuit n'ait été agréable à notre Patronne toute spéciale, la glorieuse Vierge, sa Mère. Tenez donc de foi certaine que N.-S. et notre très bénigne Protectrice réserve à vos labeurs une récompense éternelle.. »

On sentait Bernard saisi par le souffle de l'Esprit-Saint. Il continua :

« Je veux que vous sachiez aussi ce qui est arrivé à l'un de nos plus humbles convers, obligé par l'obéissance à célébrer cette grande et consolante fête en pleine campagne, par monts et forêts ; il a veillé avec tant d'ardeur et d'allégresse en l'honneur de Notre-Dame qu'il n'est pas un d'entre nous, quelque profond qu'ait été son recueillement, dont la dévotion ait dépassé la sienne. Elle n'a pas été le fruit d'une contemplation sublime, mais la récompense d'une simple ingénuité dans la soumission... » (*Vita,* L. VII, ch. XXIV).

S. Bernard félicite ses moines de « leur sacrifice de louange ». Mais aussi, prédicateur de la prière d'offrande, de la consécration de toutes nos actions à la Ste Vierge, de la sainte et profitable pratique de tout faire passer par les mains de Marie, il loue cet humble frère convers d'avoir surpassé en dévotion les meilleurs moines, rien que pour avoir offert à la Vierge de l'Assomption, au lieu des purs cantiques de ses frères au chœur, son travail de gardien de nuit auprès des troupeaux du monastère.

22e jour

DÉVOTION D'INVOCATION : LES PRIÈRES DE SAINT BERNARD

Bien des prières à Notre-Dame ont été attribuées à S. Bernard. Ainsi le **Souvenez-vous,** le **Salve Regina, l'Inviolata.** Est-il vraiment l'auteur de ces prières si familières à nos cœurs ? L'érudition moderne ne lui attribue plus, dans leur texte intégral, ces merveilleuses invocations. On ne les trouve pas in extenso dans ses œuvres authentiques. Du moins nous y découvrons assez de mots qui lui appartiennent et surtout sa confiance en la Mère de miséricorde, pour reconnaître qu'elles s'inspirent de lui. Et G. Goyau l'a justement noté, depuis le Moyen Age, nous prions avec les mots et surtout l'esprit de S. Bernard.

Nous allons le constater en parcourant l'histoire et le texte de ces principales prières à Marie qui lui ont été attribuées.

I. — *L'Inviolata*

On ignore l'auteur de cette si belle prière de louange et de demande à la Toute pure. Dans le

latin, la voyelle **A** y domine, ce qui compose, pour parler comme le poète, une sorte de symphonie de blancheur — s'il est vrai que les voyelles ont leur idée et leur couleur — bien accordée à chanter et à invoquer N.-D. la Blanche, la Vierge très pure, afin qu'elle nous obtienne part à sa pureté d'âme. L'hommage à la pureté de Marie, à sa virginité, précède la requête pour nous de la pureté de l'âme et du corps, requête de pauvres pécheurs à celle qui est bonté et miséricorde.

Nous connaissons assez la pensée et le ton de S. Bernard pour ne pas retrouver ici son inspiration. Il a tant exalté l'admirable chasteté de cette Vierge féconde, tant parlé de sa médiation, tant prêché sa miséricorde, que nous sentons ici battre son cœur. Si ce n'est pas S. Bernard lui-même, du moins le moine qui a composé cette prière avait encore dans son souvenir les pensées du maître et dans les oreilles les mots par lesquels il les exprimait.

Ces trois épithètes initiales à la pureté de la Ste Vierge avant, pendant et après son enfantement : **Inviolata, integra et casta** se trouvent dans le 2e sermon sur l'Avent. Nous voyons assez, dit-il,

« Quelle est cette tige sublime surgie de la racine de Jessé et quelle est cette fleur sur laquelle s'est reposé l'Esprit-Saint : la Vierge Mère de Dieu est la tige, la fleur est son Fils. Oui, le Fils de la Vierge est bien cette fleur, fleur blanche et vermeille, choisie entre mille, fleur que les anges désirent contempler, fleur dont le parfum rend la vie aux morts, et, comme il l'atteste lui-même, fleur des champs et non des jardins. Les champs, en effet, fleurissent sans l'intervention de l'homme, sans avoir été ni ensemencés, ni bêchés, ni fumés. C'est tout-à-fait ainsi que le sein de la Vierge a fleuri, que ses entrailles immaculées, pures et chastes, *inviolata, integra et casta*, comme une prairie éternellement fraîche, ont produit une fleur dont la beauté ne peut se flétrir et dont l'éclat est à jamais incorruptible. O Vierge, tige sublime, à quelle sainte hauteur se dresse votre cime !... Que par vous il nous soit donné d'avoir accès auprès de votre Fils. Vierge bénie qui avez découvert la source de la grâce... Que votre pureté sans tache lui fasse pardonner notre corruption... O notre Souveraine, notre médiatrice, notre avocate, réconciliez-nous avec votre Fils, recommandez-nous à votre Fils, présentez-nous à votre Fils... » (nos 4 et 5).

II. — *Le Salve Regina*

Si longtemps on a attribué cette prière si prenante à différents auteurs, les meilleurs suffrages se portent aujourd'hui sur Adhémar de Monteil, évêque du Puy, à la fin du XIe siècle, qui fut le chef de la première croisade, en qualité de légat du pape Urbain II, et qui mourut au lendemain de la victoire d'Antioche, terrassé par l'épidémie qui décima les croisés. Il fut bien à sa place, comme évêque du Puy, en cette ville qui fut pendant des siècles le plus grand sanctuaire marial de France, dont le jubilé était célèbre. Il présidait à ces manifestations où les troubadours chantaient leurs vers à la gloire de Notre-Dame. D'un de ces **saluts à Marie**, venu d'Allemagne ou de Suisse, il composa la rédaction définitive qui est devenue notre **Salve Regina,** longtemps connu sous le nom d'antienne du Puy.

Elle exprimait trop bien les sentiments de S. Bernard pour qu'il ne l'adoptât pas et ne s'en fit pas le propagateur. D'après une chronique du XIIIe siècle (Chronique d'Albéric) il l'aurait entendu chanter par les anges, une nuit, près de l'autel, dans l'abbaye Saint-Bénigne de Dijon où il aimait prolonger ses veilles parce que là reposaient les restes de sa mère. Le lendemain, en effet, il avait félicité les moines de l'abbaye : « Vous avez, cette nuit, chanté à ravir l'antienne du Puy ». Or à l'heure où S. Bernard avait entendu chanter le **Salve Regina,** les moines n'étaient pas encore levés... Le miracle se serait répété un jour qu'il était agenouillé devant l'autel de la Vierge de Clairvaux.

Dans un chapitre des cisterciens à l'abbaye de Citeaux, il demanda et obtint que l'antienne du **Salve** fût récitée dans tous les monastères de l'Ordre. Certains lui attribuent la supplication finale : **O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!**

C'est à Spire que dans un élan spontané de sa grande dévotion à Marie, il aurait lancé pour la première fois cette triple acclamation finale.

Fut-il l'auteur ou seulement le révélateur pour les gens de Spire de cette émouvante supplication ? Il n'importe. Il est très certain qu'il fut l'éminent promoteur de cette suave antienne dans l'Ordre de Citeaux et, par lui, dans toute l'Eglise et que le **Salve Regina** exprime au mieux la pensée de S. Bernard sur la Mère de miséricorde : « misericordes oculos ad nos converte!... »

III. — *Le Memorare*

C'est tout particulièrement le **Souvenez-vous** ou le **Memorare,** que nous considérons comme la prière de S. Bernard.

Là-dessus, des érudits nous expliquent qu'il y a maldonne.

Au XVIIe siècle vécut un abbé Claude Bernard, celui qu'on appelait le « pauvre prêtre », sans doute à cause de ses fonctions d'aumônier de prison, le poste n'étant pas très envié. Il avait grande dévotion au **Souvenez-vous** : il avait été guéri miraculeusement à cette prière ; il en répandit plus de deux cent mille exemplaires ; obtint par cette prière la conversion in extremis de plus d'un de ses condamnés : un jour même, devant l'obstination d'un de ces criminels qui refusait de la réciter, il lui mit de force dans la bouche un petit imprimé du **Souvenez-vous** en lui disant : Eh bien ! puisque tu ne veux pas le dire, tu le mangeras ! Tant et si bien que sur son image mortuaire et au-dessous de ses portraits de l'époque, on grava sa chère prière avec l'indication : « Oraison du R. P. Bernard à la Vierge ». Dans la suite, quand le pauvre prêtre eut été oublié, des imprimeurs, qui ne connaissaient en fait de Bernard que l'illustre Abbé de Clairvaux, intitulèrent en toute bonne foi : oraison de S. Bernard.

Cette explication n'explique rien ou du moins, ne résout pas la question de la paternité du **Souvenez-vous.** Ce n'est pas le pauvre prêtre qui a composé cette prière ; elle était courante depuis longtemps et existait sur des cartons, dans les églises, à la balustrade des autels de la Ste Vierge à l'usage des fidèles. C'est ainsi que S. François de Sales la récita à Saint-Etienne des Grès et fut délivré de ses troubles ; on la trouve déjà imprimée dans des incunables cent ans avant la naissance de ce P. Bernard, aumônier des prisons.

Il reste que la tradition a raison d'appeler le **Memorare** : la prière de S. Bernard, sinon parce qu'il l'aurait composée dans son texte courant, du moins parce qu'il l'a inspirée et presque mot à mot à son rédacteur. N'est-ce pas au début de son inoubliable éloge de la miséricorde de Marie que l'on peut lire : « Qu'on ne parle plus de votre miséricorde, ô bienheureuse Vierge, s'il est un seul homme qui se rappelle vous avoir invoquée en vain dans ses besoins » ! (IVe serm. de l'Assompt., no 8). N'est-ce pas dans un autre de ses

sermons (dans l'octave de l'Assomption) que l'on trouve aussi cette phrase : « Maintenant, Mère de miséricorde,... la lune [c.-à-d. l'Eglise], prosternée à vos pieds vous invoque, en de dévotes supplications, comme la Médiatrice auprès du Soleil de justice... » (n° 15). N'est-il pas bien bernardin ce rapprochement des deux mots Verbe ou Parole plus sensibles dans le texte latin : « **Noli Mater Verbi, verba mea despicere...** O Mère du Verbe, ne rejetez pas mes prières ».

Un historien de S. Bernard semble bien donner la seule explication valable quand il écrit : « C'est en cousant entre plusieurs lambeaux de prières écloses sur ses lèvres que la ferveur populaire au XV[e] siècle élabore le **Souvenez-vous** » [1].

* *

Entre ces « prières de S. Bernard », il en est une pour laquelle les Trappistes ont hérité de l'amour de leur Père : le **Salve Regina.** Quel retraitant ou quel visiteur de la Trappe n'a gardé un souvenir impérissable de ce chant des moines, le soir, avant de se retirer dans le monastère, quand toutes les lampes s'éteignent et qu'il ne reste plus qu'un rayon lumineux pour auréoler de sa clarté la statue de la Vierge qui surmonte le Maître-autel ? Quelle impression profonde il a laissée dans des âmes que Dieu poursuivait de sa grâce et que la Vierge Mère de miséricorde lui a conquises, comme celle de Huysmans par exemple, par cette mélodie de ses moines ? [2]

Que dans notre **Salve,** ou notre **Souvenez-vous,** dans toutes nos prières à Marie, passe un peu de l'âme confiante de S. Bernard et de ses trappistes, pour Marie qui est la Mère de miséricorde.

23[e] jour

DÉVOTION D'IMAGINATION

Il est nécessaire de souligner ce caractère de la vraie dévotion à Marie dans l'enseignement de S. Bernard. Le développement donné dans ses homélies à la doctrine de Marie médiatrice, telle belle page sur l'invocation du nom de Marie : « **Regarde l'Etoile, appelle Marie** », portent à mettre l'accent sur la dévotion d'invocation, confiance en Marie. On risque d'oublier que S. Bernard conclut : « Quand on la suit, on ne dévie pas ; quand elle nous conduit nous ne nous fatiguons pas... »

Apprenons donc à son école qu'il faut imiter la Ste Vierge et ce qu'il faut imiter de Marie si nous voulons l'honorer vraiment et avec fruit.

I. — *Il faut imiter la Sainte Vierge*

S. Bernard affirme la nécessité de cette imitation des vertus de la Ste Vierge : « Si vous ne pouvez imiter la virginité de Celle qui est humble, imitez au moins l'humilité de la Vierge » (I[re] Hom., Missus est, n° 5).

Mais la sublimité de ces vertus en Marie ne ferait-elle pas qu'elles sont, comme ses privilèges, plus admirables qu'imitables ? S. Bernard estime que la singularité de ces dons en Marie ne suffit pas à excuser notre négligence à ne pas nous en approcher. Pour lui la T. S. Vierge est médiatrice d'exemple, comme elle est médiatrice de grâce.

Certes, pour plaire à Marie, pour l'honorer, pour mériter de voir notre prière exaucée, il faut l'imiter. Mais, avant tout, Marie est la médiatrice. Dieu nous a donné et à un degré éminent l'exemplaire des plus difficiles vertus, non seulement en son Fils, Dieu et homme, mais encore dans une pure créature, sans doute privilégiée, mais simple créature humaine comme nous. Là encore, intention de sa miséricorde. Devant l'humilité, la douceur, la patience de Jésus, nous pourrions peut-être dire : ce n'est pas étonnant, il est Dieu ; devant l'humilité, la douceur, la patience de Marie, force nous est bien de reconnaître que malgré ses privilèges, elle est une d'entre nous.

Mais si S. Bernard requiert du vrai serviteur de Marie l'imitation de ses vertus, s'il nous en donne les raisons, plus que par ses paroles, il nous l'enseigne par sa conduite.

Dans ses instructions, il conclut toujours ou ouvre une parenthèse sur une application morale. Cela prend facilement la forme d'une prière : ainsi à propos du Christ qui s'offre volontairement à la Présentation au Temple et sur la Croix pour notre salut : « C'est volontairement que moi aussi, Seigneur, je me sacrifierai à vous, puisque vous vous êtes volontairement et gratuitement offert pour mon salut » (III[e] serm. pour la Purification, n° 2).

Ainsi dans ses homélies sur la Ste Vierge, par ex., un jour de l'Assomption il conclut par ces mots :

« ...Puisque le texte que je viens de citer nous fournit une ample matière à considération, demain nous nous réunirons encore et je vous ferai libéralement part de ce que le ciel m'aura inspiré, afin de ne pas nous borner, en cette grande fête de la Vierge, à exciter en nous de pieux sentiments, mais aussi de réformer nos vies dans le sens de la perfection, pour l'honneur et la gloire de son Fils, Notre-Seigneur... » (I[er] serm., *Ass.*, n° 4).

Habituellement, il ne remet pas au lendemain. Par une simple incidente, par une brève conclusion, ou par un long développement, il exhorte ses moines à l'imitation des vertus de Marie. Vient-il de parler de la Sagesse, qui était de Dieu et qui était Dieu, et qui pour venir à nous du sein de son Père, s'est établi une demeure qui repose sur sept colonnes, demeure qui est la Vierge Marie sa Mère, alors il conclut

« nous aussi, si nous voulons que la Sagesse établisse en nous sa demeure, nous devons élever en nous ces sept colonnes, c.-à-d. lui préparer la place par la foi et les œuvres. Et pour ne parler que des œuvres, ayons la *justice*, sans négliger cependant les autres vertus. Aussi, pour que notre justice ne se laisse pas égarer par l'ignorance et l'erreur, faisons-la précéder de la *prudence ;* pour qu'elle ne tombe ni à droite ni à gauche, encadrons-la par la *tempérance* et la *force* » (Serm. LII, n° 4).

Déjà, en nous enseignant qu'il faut imiter la Ste Vierge, S. Bernard nous indique ce qu'il faut surtout imiter en elle.

II. — *Ce qu'il faut imiter de la Sainte Vierge*

Parmi toutes les vertus de N.-D., il en est quelques-unes que Bernard recommande spécialement à notre imitation.

Après avoir parlé de ce qu'il appelle les prérogatives célestes et les prérogatives de la chair ou de la virginité de la T. S. Vierge, il entretient ses moines des quatre dernières prérogatives symbolisées par les quatre dernières des douze étoiles de la vision de l'Apocalypse. Les prérogatives célestes et virginales peuvent ne demander qu'admiration, vénération, dévotion... car que le ciel l'annonce par les prophètes et qu'elle soit vierge, avant, pendant et après l'enfantement, ce sont là privilèges exclusifs que l'on ne trouvera ni

[1] G. Goyau, *Histoire relig. de la Nation française*, p. 216.

avant elle, ni après elle. Quant aux prérogatives de son cœur (c.-à-d. ses principales vertus : sa douceur pudique, son humilité de cœur, sa foi généreuse, son martyre ou sa compassion), ces prérogatives-là « requièrent en plus notre imitation... Si, en effet, la douceur pudique, l'humilité de cœur, la foi généreuse, la compassion nous manquent, la singularité de ces dons en Marie suffira-t-elle à excuser notre négligence ? »

Et Bernard de faire à nouveau l'éloge, sous d'autres aspects plus imitables.

L'éloge de sa mansuétude, de sa réserve, de sa retenue.

« Malheur à nous qui avons le souffle aux narines (qui avons toujours les narines frémissantes dans notre impatience à répliquer !) Malheur à nous qui répandons toute notre âme, qui, selon le mot du poète comique, coulons de toutes parts, comme un récipient tout percé ! Que de fois Marie a entendu son Fils, non seulement lorsqu'il parlait aux foules, mais lorsque dans l'intimité il révélait aux disciples les mystères du royaume de Dieu ! Elle l'a vu faisant des miracles, suspendu à la croix, expirant, ressuscité, montant au ciel. Or combien de fois dit-on qu'en toutes ces occurrences, la voix de cette Vierge très modeste, de cette pudique tourterelle se soit fait entendre ? »

L'éloge de son humilité, ici, au cénacle de la Pentecôte.

« Nous lisons ensuite, qu'au retour du mont des Oliviers, ils persévéraient tous ensemble dans la prière. Qui sont-ils ? Si Marie est parmi eux qu'on la nomme la première, elle que met au-dessus de tous aussi bien la prérogative de sa maternité que sa sainteté privilégiée. C'étaient, nous disent les *Actes*, Pierre et André, Jacques et Jean, et les autres. — Eux tous persévéraient ensemble dans la prière avec les femmes et Marie, la Mère de Jésus. Ne fallait-il pas qu'elle se montrât la plus humble des femmes, pour qu'on l'ait nommée la dernière de toutes ? Les disciples étaient encore tout charnels (l'Esprit-Saint, en effet, ne leur avait pas été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié), quand éclata entre eux une dispute au sujet de la première place ; mais plus Marie était grande, plus elle s'humiliait non seulement en tout, mais plus que tous... Je vous en prie, mes petits enfants, ayez le zèle de cette vertu, si vous aimez Marie ; imitez sa modestie, si vous désirez lui plaire. Car aucune vertu ne convient mieux à l'homme, aucune surtout ne sied mieux au moine. »

L'éloge de sa foi généreuse, d'autant plus magnifique qu'elle s'allie chez elle à une si profonde humilité, si bien qu'il faut y reconnaître l'œuvre du St-Esprit. Alors qu'elle se jugeait si humblement, Marie n'en fut pas moins généreuse dans sa foi,... elle a cru qu'elle allait vraiment devenir la Mère de Dieu.

« La grâce produit cette merveille dans le cœur des élus, que l'humilité ne les rend pas pusillanimes pas plus que la grandeur d'âme ne les rend orgueilleux, mais qu'en eux, au contraire, ces deux vertus se fortifient mutuellement. La grandeur d'âme, non seulement ne livre entrée à aucun orgueil, mais c'est elle surtout qui fait pénétrer plus avant l'humilité, de telle sorte que les plus généreux sont les plus pénétrés de la crainte du Seigneur, les plus reconnaissants des dons reçus. Réciproquement, à l'occasion de l'humilité, aucune lâcheté ne se glisse dans l'âme, mais, moins l'homme a coutume de présumer de ses forces, même dans les plus petites choses, plus il se confie en la puissance divine, même dans les plus grandes. »

L'éloge de son martyre, de sa compassion, de l'acuité de la douleur qui a transpercé son âme, si bien que nous devons proclamer qu'elle est plus que martyre, puisqu'en elle la compassion du cœur l'emporta si fort sur la passion du corps.

« Ne vous étonnez pas, mes frères, si l'on dit que Marie subit le martyre dans son âme. Pour s'en étonner, il faudrait oublier que S. Paul met au nombre des plus grands crimes commis par les païens le manque d'affection. Loin des entrailles de Marie une telle faute ! Qu'elle soit loin aussi de ses petits serviteurs ! » (Serm. *Dim. Oct. Ass.*, nos 10-14).

Douceur, humilité, générosité, esprit de sacrifice : voilà surtout ce qu'il faut imiter en la T. S. Vierge.

* *

Cette imitation suppose la méditation répétée, habituelle, des mystères de Marie. Ce fut la méthode de S. Bernard.

« Celui qui ressent cet amour du cœur... considère surtout l'humanité de Jésus... Pendant l'oraison se dresse devant lui l'image de l'Homme-Dieu naissant ou se reposant sur le sein de sa Mère, ou prêchant, ou mourant, ou ressuscitant, ou montant au ciel. Et quelque soit le mystère de cette vie qui se présente à son esprit, il excite son cœur à l'amour de la vertu... Heureux ceux qui étudient attentivement votre vie et s'efforcent, autant qu'il est en eux, de l'imiter !... (Sur le *Cantique des Cantiques*, xx, 6 et xxv, 9).

Par là, S. Bernard nous livre le secret de l'imitation de Marie.

24e jour

VALEUR ASCÉTIQUE DE LA DÉVOTION MARIALE

La dévotion à la Sainte Vierge a parfois mauvaise presse. On y voit une affaire de sentiment, une dévotion mièvre...

Ce que nous avons vu, à la suite de S. Bernard, sur la nécessité et la nature de la véritable dévotion à la Sainte Vierge, montre qu'elle appartient au programme même de notre religion. Appliquons-nous à mettre en relief son caractère ascétique, sa valeur pour le progrès dans la pratique des vertus, qui tient aux éléments qui la composent : la **vénération**, l'**invocation**, l'**imitation**.

I. — *Au titre de vénération*

L'honneur que la piété mariale rend à la T. S. Vierge est vénération de l'esprit et du cœur, et glorification de toutes nos forces, intérieures et extérieures.

Cette glorification est d'abord intérieure. Quand nous disons : « Notre Père... que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel », nous donnons assez à entendre que la glorification de Dieu se fait par le respect et l'accomplissement de sa volonté. De même pour la glorification de N.-D. Si elle n'a pas porté de lois, elle nous les a enseignées, par son exemple et ses paroles : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » (Jo., II, 6).

Le vrai serviteur de Marie comprend donc que son premier devoir pour la glorifier, est de travailler à sa propre sanctification. Il déshonorerait celle dont il veut être le serviteur, si sa vie religieuse ne tendait pas à le rendre digne de prendre et de porter ce nom de serviteur ou d'enfant de Marie. De même, tout ce qu'il peut entreprendre pour la glorification de la T. S. Vierge, afin qu'elle soit plus aimée et mieux servie implique l'effort pour la vertu. Travailler à étendre le règne de la Sainte Vierge par différents moyens : enseignement, célébration de ses fêtes, manifestations en son honneur, cela suppose qu'on s'oublie, se purifie, se sacrifie pour elle. Il faut sortir de son inaction, de sa paresse ; il faut affronter, sans respect humain, les railleries ou le dédain des